

## Compartiment feutré

Je pense aux trains qui passent juste devant ma fenêtre, au goût des macarons du supermarché, au nombre de marches d'escaliers entre mon palier et le rez-de-chaussée, à la neige quand elle est là, à son absence en été, aux horaires du bus et aux géraniums de ma voisine. Je pense un peu au temps qui passe, parfois aux gamins du quartier que je ne reconnais presque plus. Penser à la vie me donne le vertige ; je préfère éviter. Je ne sais pas depuis quand et pourquoi je ne pense plus. Peut-être que j'en ai eu marre, peut-être que c'est devenu trop douloureux, ou alors j'oublie simplement. J'oublie de penser vraiment, ma tête a perdu l'habitude. Deux trains par heure, les macarons verts sont à la pistache, dix-sept marches d'escaliers sans compter le dernier rebord. J'aime manger ma soupe froide et me laver les mains avec du savon à la citronnelle. Eviter de penser, juste un peu, pour ne pas perdre la raison. Parfois, avant de dormir, les yeux ouverts dans le noir, je sens que je vais me mettre à penser. Alors je chante, doucement, dans ma tête. Je chante assez fort pour la remplir, d'une voix grinçante, une voix de vieille femme au soir de sa vie.

Je me souviens bien de ce jour d'automne. Le brouillard surplombait la vallée d'une fine couche blanche, une mariée s'avançant vers l'autel, son voile derrière elle. Les gens portaient des écharpes et des manteaux, j'avais mis mes bottines grises. Nous étions jeudi, et je me rendais en ville. Le train eut quelques minutes de retard. Plusieurs personnes attendaient avec moi, silencieusement, sur le quai ; un homme d'une trentaine d'années, deux jeunes adolescents, une mère et sa petite fille. Et moi. Mes cheveux blancs coupés courts et mon ventre proéminent mal dissimulé sous une veste marron, mes jambes fragiles et mon visage usé. Une vieille femme ne ressemble à rien, on ne la regarde pas. Non pas que les autres l'évitent du regard mais simplement, ils ne la voient pas. Une vieille dame qui n'a pas de réelle vie, un peu absente. Je tenais mon sac à main et je soufflais doucement. De la fumée s'échappait de ma bouche, de ma bouche à la menthe. Parce que oui, les vieilles dames sentent la menthe et sucent des bonbons de vieilles dames. Je réajustai mon écharpe kaki. Banale. Je me sentais banale, sans consistance. Un peu fragile aussi. On a peur de la bousculer, une vieille dame, on pense qu'elle va se casser si elle tombe. Une musique criarde passait dans les haut-parleurs de la gare, en arrière-fond. Le train arriva, quelques-uns en descendirent et je montai dans le wagon de queue, trouvai une place vers la fenêtre et m'installai. Le voyage n'allait pas durer longtemps, une vingtaine de minutes environ, un peu comme une vie.

Je posai mon sac à main sur le siège vide à côté de moi. La femme et sa fille aperçues un peu plus tôt sur le quai vinrent s'asseoir juste dans le compartiment se trouvant à ma gauche. La petite se hissa avec peine sur le siège et se retourna, ses jambes balançant dans le vide. Je l'observai un court instant. Elle ne devait pas avoir plus de quatre ans et possédait un joli visage encadré par de sombres bouclettes sauvages. Le téléphone portable de la maman se mit à sonner. Cette dernière répondit d'une voix mielleuse, je regardai par la fenêtre, le train s'ébranla et quitta la gare. Un paysage brumeux défilait sous mes yeux. Le soleil peinait à percer les nuées compactes mais parfois, un fragile rayon apparaissait. Une vieille dame, ça ferme les yeux pour sentir la chaleur sur son visage. Après quelques minutes de voyage, je remarquai que la petite fille m'observait avec insistance. Le menton appuyé sur un accoudoir, elle me fixait sans bruit. Je la regardai furtivement puis me dirigeai à nouveau du côté de la fenêtre. Sa mère, toujours au téléphone, semblait totalement absorbée par une conversation animée. Une voix machinale annonça la prochaine station. La petite n'avait pas bougé, je ressentais le poids de son regard qui me dévisageait. Le train s'arrêta et les portes s'ouvrirent. Un homme en tenue de travail entra et traversa le wagon, il s'assit dans le dernier compartiment encore vide de la rame, puis les paysages se remirent à défiler. Après un court instant, la petite fille vint silencieusement s'asseoir juste en face de moi. En montant sur le siège, son pied heurta légèrement mon genou. Elle s'installa tranquillement et me regarda, un sourire malicieux sur les lèvres. Un peu intimidée par cette furtive intrusion, je toussotai, espérant attirer ainsi l'attention de la mère occupée, en vain. Alors je feignis l'indifférence. Une vieille dame souvent n'éprouve pas de sentiments. Elle

sourit un peu et réajuste son écharpe kaki, mais elle ne pense pas. La petite poursuit son intense observation, sans ciller. Elle se tenait à quelques centimètres, juste devant moi. Un moment passa et le prochain arrêt fut annoncé. A nouveau, des passagers montèrent mais aucun d'eux ne vint dans la rame de queue. Le train s'ébranla et repartit de plus belle. La petite semblait figée, imperturbable. Puis, de manière soudaine et imprévisible, elle descendit de son siège dans un petit saut et se tint debout, face à moi, appuyée contre la banquette. Elle me regarda attentivement durant quelques secondes puis elle traversa le couloir et retourna à sa place initiale, tout en gardant un œil sur moi. Doucement, elle avança sa main et attrapa le sac à main de sa maman, posé juste sur le siège vide placé à sa droite. La petite farfouilla un moment dans la sacoche, sans que sa mère ne s'en aperçoive et en sortit un feutre. Vert foncé. Elle me le montra d'un air triomphant. Je lui souris en retour. Elle revint s'asseoir en face de moi, enleva le capuchon du feutre et le posa sur sa cuisse. J'attendis qu'elle sorte une feuille ou un support pour dessiner mais elle n'en fit rien. Doucement, elle approcha le feutre de son petit visage et se mit à dessiner sur ses joues, son nez, son front, sa peau douce d'enfant. Je la regardai, ébahie, ne sachant que dire. Sans miroir, elle gribouilla sur son visage de rapides traits verts, au feutre. Puis, jugeant qu'elle en avait fait assez, elle remit le capuchon. La mère, absorbée par sa conversation, ne remarqua rien des agissements de sa progéniture rebelle. Ainsi arrangée, la petite ne ressemblait à rien, mais elle souriait de toutes ses dents.

- Regarde, je suis belle comme toi maintenant ! s'exclama-t-elle soudainement en me lançant un regard sérieux.

Le train s'arrêta. La mère mit un terme à sa conversation et attrapa la petite par le coude. En voyant le visage de sa fille, son teint devint livide. Elle retint son souffle tout en me regardant d'un air sombre, tira sa petite dans le couloir, et elles descendirent toutes deux du train. J'entendis encore la voix menaçante de la mère en colère criant à sa fille qu'elle devrait se dépêcher d'enlever tous ces gribouillis, une fois arrivée à la maison.

Je réajustai mon écharpe kaki, je n'aime pas penser, ça me donne le vertige. Je me suis donc mise à chanter dans ma tête, plus fort, encore plus fort ! Les macarons verts sont à la pistache, les jaunes au citron, les roses à la framboise, belle comme toi, les noirs au chocolat, les blancs à la vanille, belle, les oranges sont au café, ne pense pas, des petits traits verts, regarde je suis belle comme toi, dix-sept marches d'escaliers, regarde, les rides sur ton visage, chante encore plus fort. Mais cette fois-ci, rien ne couvrit mes pensées. Le temps s'arrêta. Je touchai fébrilement mon visage de mes mains blanches et sentis mes rides. Nombreuses. Une larme se mit à rouler doucement. Une vieille femme n'est pas belle, on ne la regarde pas vraiment. Elle n'a plus rien de séducteur, elle ne plaît pas, souvent. Une vieille femme ressemble à toutes les autres, cheveux blancs et écharpe kaki. Haleine à la menthe, bottines grises. Une deuxième larme se mit à couler jusqu'à ma bouche et je sentis son goût salé sur ma langue. Deux trains par heure, le bus passe à midi. Un goût amer, je fermai les yeux. Belle. J'étais belle avant, on me le disait souvent. Je ne sais pas quand j'ai commencé à ne plus l'être, peut-être quand j'ai arrêté de penser. Une vieille femme ne s'énerve pas, elle n'est pas non plus vraiment heureuse. Elle fait simplement partie du paysage. Elle n'a pas de passé, elle a toujours été vieille. Elle a toujours porté une veste marron, une écharpe kaki et senti la menthe. On ne croise pas son regard, on ne l'évite pas non plus. Peut-être que l'on ne veut simplement pas voir. Ou chercher à voir, à savoir. Savoir sa vie, savoir sa beauté, ses pensées et connaître ses mains. Parce qu'une vieille femme ça n'entend pas très bien, ça a la vue qui baisse, ça tremble. Belle comme toi maintenant. Je tirai sur ma veste marron, je me sentais un peu à l'étroit dans ce compartiment. Parce que quelques coups de feutre dévoilent ma vie et mes pensées. Parce que simplement le vert me dit espoir, me dit belle, me dit je te regarde vraiment. Je me sens nue. Une vieille dame, ça porte des pulls bleus ou rouges et des pantalons noirs.

Mais une vieille dame ça a porté des décolletés, des robes brillantes et des talons. Parce que le vert me dit rappelle-toi. On ne voit pas une vieille dame. Mais si on s'arrête à peine une seconde de plus pour regarder dans ses yeux, derrière les vitres de ses lunettes à montures beiges, on peut voir la lumière. Une lumière qui dit j'ai vécu, j'ai dansé et j'ai aimé. J'ai couru et j'ai embrassé

à en perdre le souffle, j'ai ri, j'ai pleuré, j'ai eu peur. Parce que mes cheveux noirs tombaient le long de mon dos et parce que mes hanches bougeaient au rythme des musiques interdites. Parce que je ne dormais pas d'haïr autant, je mourais d'aimer à outrance. J'ai connu les neiges de novembre et les pluies d'été, j'ai vécu trois jours ou cinquante ans. J'ai veillé près du feu, j'ai eu mal, j'ai traversé les barbelés, j'ai enterré mon petit frère et j'ai pensé aux voies ferrées. J'ai chanté de n'avoir que la vie, j'ai sauté dans l'océan salé et ai tenté de ne plus respirer. J'ai lu des poèmes censurés, des livres que l'on brûlait sur les places publiques, j'ai écrit pour dénoncer, pour insulter, pour salir, pour rendre vrai. Parce que j'ai hurlé dans le noir, j'ai ri sous ses mains et j'ai fermé les yeux pour mieux aimer. Parce que j'ai été belle, tellement belle. Je frissonnais quand il me prenait par la taille, je rougissais quand il déboutonnait mon chemisier. Parce que j'ai donné, donné la vie et donné de moi. J'ai vécu de toutes les fibres de mon être, j'ai respiré à m'en déchirer les poumons et j'ai tendu mes bras au vent en fermant les yeux. Une vieille femme assise dans le dernier compartiment ne montre pas qu'elle s'est battue, qu'elle a vécu. On ne sait pas qu'elle a été forte et courageuse, qu'elle a rêvé, qu'elle a voyagé. Les cheveux blancs ne parlent pas des chansons et des regards. La veste marron ne montre pas son cœur de guerrière, son esprit de battante enfermé dans un corps meurtri. Et le tremblement des mains aux veines apparentes ne peut pas témoigner des jours sous le soleil et sous les pommiers du verger. Une vieille femme est un peu invisible, elle réajuste son écharpe kaki.

Parce qu'un feutre vert ne veut rien dire. Ou simplement il dit je te vois, je te trouve belle, je veux être comme toi, je veux vivre et je veux rêver, comme toi. Parce qu'un feutre vert couvre les chants, il inonde la tête comme ça n'est plus permis. Je regardai par la fenêtre, au travers des larmes. Celles-ci s'écoulèrent doucement dans les sillons de mon visage, les sillons du temps qui passe, des êtres disparus et des envies de partir. Les sillons de l'impression, l'impression d'avoir encore toute une vie. Le train s'arrêta, je sortis du compartiment et descendis. Tout en réajustant mon écharpe kaki, je quittai la gare.